



# Paul Celan et notre quête de l'identité

COMMUNICATION DE YVES NAMUR

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 10 FÉVRIER 2007

**E**st-il utile, ou plus exactement, est-il encore nécessaire de parler aujourd'hui du poète Paul Celan?

La question pourrait bien être posée, tant le nom même de Paul Celan est connu d'un grand nombre, tant son œuvre est aujourd'hui considérée comme l'une des œuvres majeures de l'après-guerre en Europe.

Mais je suis de ceux, avec l'essayiste et poète suisse John E. Jackson, qui pensent « qu'un peu à la manière de ce qui se passait pour Hölderlin, *le nom* de Celan, ou si l'on préfère *l'aura* qui entoure ce nom tendait (je dirais plutôt *tendrait*<sup>1</sup>) à prendre la place d'une connaissance plus précise de sa poésie<sup>2</sup> ».

C'est pourquoi j'ai souhaité m'interroger et rechercher les éventuelles raisons d'un tel engouement pour un poète. Et qui plus est, un poète qui s'exprima (dans ses poèmes du moins) exclusivement en langue allemande et dans une poétique, faut-il l'avouer, que l'on pourrait encore qualifier d'être obscure, voire hermétique, principalement lorsqu'on considère ses derniers livres publiés.

Dans un billet (*La poésie de l'exil*) consacré à Celan, Paul Auster dira du poète qu'il est « d'une extrême difficulté, à la fois dense et obscur. Il exige tant de son lecteur, et ses dernières œuvres ont un caractère si gnomique qu'il est presque impossible

---

<sup>1</sup> Note personnelle.

<sup>2</sup> Paul Celan, *Poèmes*, traduits et présentés par John E. Jackson, suivis d'un essai sur la poésie de Paul Celan, José Corti, 2004. Les éditions Unes avaient publié en 1987 une première version de ce livre, revue et augmentée chez Corti.

d'en pénétrer tout le sens, même après plusieurs lectures. D'une intelligence féroce, animés d'une force linguistique étourdissante, les poèmes de Celan semblent exploser sur la page, et leur première rencontre est un événement mémorable. C'est qu'on y éprouve la même sensation d'étrangeté et d'émerveillement qu'à la découverte de l'œuvre de Hopkins ou de celle d'Emily Dickinson<sup>1</sup> ».

Ce voisinage avec l'auteur du *Paradis est au choix*<sup>2</sup>, me paraît surtout évident dans les derniers livres et particulièrement dans *Contrainte de Lumière*<sup>3</sup> qui paraît peu après la mort du poète (*Lichtzwang*, Frankfurt, Surhkamp Verlag, 1970). En voici un ou deux exemples :

Highgate

Un ange passe - :  
toi, près du livre non ouvert,  
tes paroles  
en retour m'absolvent.

Par deux fois la bruyère trouve sa nourriture.  
Par deux fois elle s'étiole.

\*

CE QU'ON M'A LÉGUÉ  
marqué d'une croix,  
le Un :

je dois en déchiffrer l'énigme,  
pendant que toi, en habit de jute,  
tu travailles au tricot du mystère.

(*Contrainte de Lumière*, traduit par Bertrand Badiou et Jean-Claude Rambach)

---

<sup>1</sup> Paul Auster, *Le Carnet rouge suivi de L'Art de la faim*, Actes Sud, coll. « Babel », 2000.

<sup>2</sup> Emily Dickinson, *Le Paradis est au choix*, édition bilingue, Librairie Elisabeth Brunet, 1998.

<sup>3</sup> Paul Celan, *Contrainte de Lumière*, traduction de Bertrand Badiou et Jean-Claude Rambach, Belin, 1989 (rééd. 1996).

On ne peut, me semble-t-il, parler de la poésie de Paul Celan — et la comprendre un tant soit peu — sans avoir pris la mesure de l'homme qu'il fut réellement au quotidien. On ne peut aussi l'approcher sans partager les moments difficiles et douloureux qui furent les siens et c'est ce dont je voudrais d'abord vous entretenir, bien que Celan lui-même fût farouchement adversaire d'une telle démarche.

Qui était donc cet homme qui en avril 1970 — probablement dans la nuit du 19 au 20 avril — choisit de se donner la mort en se jetant dans la Seine (du pont Mirabeau semble-t-il).

Un poème de *La Rose de personne*<sup>1</sup>, écrit dans la maison de campagne de Moisville (Eure) le 20 septembre 1962, est à ce point prémonitoire qu'il est de nombreuses fois cité. Il évoque Marina Tsetaïeva, une autre suicidée de l'Histoire littéraire. En voici le fragment :

...  
De la dalle  
du pont, d'où  
il a rebondi  
trépassé dans la vie, volant  
de ses propres blessures, - du  
pont Mirabeau.  
Où l'Oka ne coule pas. Et quels  
Amours ! (oui mes amis, du cyrillique aussi  
J'ai chevauché par-dessus la Seine,  
Chevauché par-dessus Rhin.)  
...  
(*La Rose de personne*, traduction de Martine Broda)

Paul Celan, de son vrai nom Paul Pessakh Antschel (« Pessakh », son nom hébreu, signifie « la bouche qui relate », « le passeur ») est né le 23 novembre 1920 à Czernowitz en Bucovine.

---

<sup>1</sup> Paul Celan, *La Rose de personne*, édition bilingue, traduction de Martine Broda, José Corti, 2002.

Il n'est pas inutile de rappeler qu'en 1920 la Bucovine est depuis deux ans rattachée à la Roumanie, qu'elle est une ancienne province de l'empire Autriche-Hongrie démantelé en 1918, qu'elle est peuplée pour moitié d'habitants juifs et que certains d'entre eux — appelés les *Maskilim*, c'est-à-dire les partisans de la *Haskala*, le mouvement juif des Lumières — se sont tournés vers Vienne, vers la langue et la culture allemandes, car ils y voyaient là « une promesse d'émancipation, celle-ci fût-elle synonyme d'assimilation (et donc de perte de spécificité juive)<sup>1</sup> ». Il est peut-être utile de rappeler aussi qu'à côté de cette bourgeoisie juive germanophone dont est issu Paul Celan, existait à Czernowitz un mouvement hassidique lié à la pratique de l'hébreu et du yiddish, tout un ensemble qui donne à cette ville un caractère culturel particulier (on l'appelait d'ailleurs la « Petite-Vienne »).

Il est important que ces choses soient dites, que cet environnement soit évoqué, pour mieux comprendre l'attachement de Paul Celan à une langue, l'allemand, pour laquelle sa mère Friederike Schrager vouait une grande admiration. D'autre part, il ne faut pas perdre de vue la multitude des langues qu'il fréquenta avec aisance. Un Paul Celan qui avait appris sans enthousiasme l'hébreu, « la langue du père », dont la mère considérait le yiddish comme une langue bâtarde, qui à dix ans eut à parler et écrire en roumain et plus tard en russe et en français.

Mais les vicissitudes de l'Histoire allaient bouleverser le jeune homme qu'est Paul Celan en 1938. Le 9 novembre 1938 précisément, il part pour Paris et puis Tours où il est inscrit à l'« École préparatoire de médecine ». Il y réussira son année et s'enthousiasmera durant cette période pour Aragon, Eluard, Camus ou Breton. De retour à Czernowitz pour les vacances scolaires, il ne pourra hélas regagner la France. Contraint de renoncer à la médecine, il s'inscrit à la Faculté des Lettres de Czernowitz. Conséquence du pacte germano-soviétique, le 28 juin 1940, les chars russes entrent dans Czernowitz, ce qui soulage pour un temps seulement les juifs de Bucovine. En juin 1941, c'est au tour des armées hitlériennes à pénétrer dans la ville ; on y dénombre des milliers de morts, la Grande Synagogue est incendiée, le grand Rabbin assassiné, les juifs déchus de leurs droits

---

<sup>1</sup> Cité par John E. Jackson, dans *Poèmes de Paul Celan, op. cit.*

et le 11 octobre le ghetto de Czernowitz<sup>1</sup> est décrété. Commence alors la déportation vers la Transnistrie et c'est ainsi que vont disparaître les parents de Paul Celan. D'abord son père à l'automne 1942, victime probablement du typhus, et durant l'hiver sa mère, assassinée d'une balle dans la nuque. Des poèmes évoquent ce qui restera pour Celan la blessure la plus profonde. En voici un parmi les poèmes du commencement :

TREMBLE aux feuilles qui brillent blanches dans les  
ténèbres.

Ma mère jamais n'eut les cheveux blancs.

L'Ukraine est verte comme les dents-de-lion.

Ma mère si blonde n'est pas rentrée.

Nuage de pluie, tu hésites là, aux puits ?

Ma mère si douce pleure pour tous.

Étoile ronde, tu enroules la traîne d'or.

Ma mère avait au coeur une blessure de plomb.

Porte de chêne, qui t'a soulevée hors des gonds ?

Ma mère si tendre ne peut pas venir.

(*Pavot et mémoire*<sup>2</sup>, traduit par Valérie Briet)

Quant à Paul Celan, il aura dégagé les gravats d'un pont, il aura collecter les ouvrages russes destinés à être brûlés, il aura aussi été interné dans un camp de travail à Tabaresti, en Moldavie. (Il semble que ce soit sur les conseils de son amie Ruth Kraft qu'il se présente au « service du travail », ce qui le mettait à l'abri des déportations. De la correspondance avec son amie, on apprend que Celan écrit parfois mais que souvent « il n'en a aucune occasion, il creuse avec une pelle ».)

IL Y AVAIT DE LA TERRE EN EUX, et

---

<sup>1</sup> À propos de la notion de « ghetto », voir la remarque plus loin dans le texte.

<sup>2</sup> Paul Celan, *Pavot et mémoire*, traduction de Valérie Briet, Christian Bourgois Éditeur, 1987.

ils creusaient.

Ils creusaient, creusaient, ainsi  
passa leur jour, leur nuit. Ils ne louaient pas Dieu  
qui – entendaient-ils – voulait tout ça,  
qui – entendaient-ils – savait tout ça.

Ils creusaient, et n'entendaient plus rien ;  
ils ne devinrent pas sages, n'inventèrent pas de chanson,  
n'imaginèrent aucune sorte de langue.  
Ils creusaient.

Il vint un calme, il vint aussi une tempête,  
vinrent toutes les mers.  
Je creuse, tu creuses, il creuse aussi le ver,  
et ce qui chante là-bas dit : ils creusent.

O un, o nul, o personne, o toi :  
où ça menait, si vers nulle part ?  
O tu creuses et je creuse, je me creuse jusqu'à toi –  
à notre doigts l'anneau s'éveille.

(*La Rose de personne*<sup>1</sup>, traduction de Martine Broda)

Au retour des armées russes en 1944, il fut à nouveau contraint à des travaux forcés (charger des chariots de livres, servir d'aide médecin dans un hôpital psychiatrique à Kiev).

À l'automne 1944, Paul Celan s'inscrit à l'université de sa ville, au département d'anglais ; c'est à cette époque qu'il croise Rose Ausländer et c'est à ce moment-là aussi que Paul Celan prend vraiment conscience, semble-t-il, de sa vocation de poète. Un manuscrit pour lequel le poète Margul Sperber sera enthousiaste, poussera le jeune poète à gagner Bucarest (d'avril 1945 à décembre 1947). Puis, ce sera Vienne et l'arrivée à Paris en juillet 1948, et une nouvelle inscription en Sorbonne, en licence d'allemand.

---

<sup>1</sup> Paul Celan, *La Rose de personne*, *op.cit.*

J'aimerais m'attarder quelques instants à l'adolescence de Paul Celan et tout particulièrement au témoignage d'une amie d'enfance.

Edith Silberman raconte comment Celan fut attiré d'abord par son hercier mais aussi par la bibliothèque de son père Karl Horowitz, philologue classique et germaniste, et qui avait ramené de Vienne des livres par cartons entiers. C'est là, semble-t-il, qu'il découvrit dès l'âge de quinze ou seize ans les poèmes de Trakl, Georg Heym, Hölderlin et Rilke. « Paul ne cessait de réciter le *Cornette*, les *Histoires du bon Dieu*, et des poèmes tirés du *Livre d'heures* et du *Livre des images*, de même plus tard les *Sonnets à Orphée* et les *Elégies de Duino*. Il connaissait aussi par cœur beaucoup de scènes des drames de Shakespeare et, chose étrange, il avait une prédilection pour les rôles féminins, par exemple ceux d'Ophélie et de Juliette<sup>1</sup>. »

Elle nous révèle aussi combien il aimait attirer l'attention sur lui, « faisait parfois le pitre pour amuser ou pour choquer ses camarades d'études et ses amis », elle évoque aussi ces réunions du samedi après-midi où on lisait et commentait un chapitre du *Capital* ou du *Manifeste communiste*, où on lisait Rosa Luxemburg et des livres d'économie politique. Lors de ces réunions, où l'on chantait des chants révolutionnaires, où l'on dansait « un gopak endiablé », Paul dit-elle « savait être très drôle et débridé, mais son humeur basculait souvent avec brusquerie, et alors, ou bien il se mettait à ruminer, replié sur lui-même, ou bien il devenait ironique, sarcastique. Il était un instrument qui se désaccordait facilement... intolérant, quand quelque chose le prenait à rebrousse-poil ou que quelqu'un ne lui convenait pas, il n'était prêt à aucune concession. Cela lui valait souvent la réputation d'être orgueilleux<sup>2</sup> ».

La même Edith Silbermann nous met aussi en garde : « À propos de la biographie de Celan, on continue à faire circuler des affirmations inexactes et à tisser des légendes. » Ainsi ses parents ne furent-ils pas gazés comme il a souvent été dit. Non, il n'a pas passé son enfance dans un ghetto (celui constitué en automne 1941 à Czernowitz servait comme lieu de regroupement pour les déportations). Oui,

---

<sup>1</sup> Revue *Europe*, numéro consacré à Paul Celan, n° 861-862, 2001.

<sup>2</sup> *Ibidem*.

Paul Celan s'est présenté au « service du travail » en juillet 1942 et sera affecté à la construction de routes (il s'agissait en fait de travaux forcés d'une durée de trois ans que le régime fasciste d'Antonescu avait instauré, enrôlant ainsi les hommes juifs en place du service militaire).

En 1988, Barbara Wiedemann fait paraître aux Editions Suhrkamp sous le titre *Paul Celan das Frühwerk*, un ensemble de poèmes écrits avant l'installation de Celan à Paris et publiés dans quelques revues. Je voudrais vous lire l'un des premiers poèmes de Celan (qui ne sera d'ailleurs pas repris dans *Le Sable des urnes* ni nulle part ailleurs), intitulé « Marche aux flambeaux » (le texte original est rimé, suivant le schéma *abab*) :

Camarade, lève le flambeau,  
et marche d'un pied ferme.  
Au loin seulement des barbelés.  
Et la terre n'est que boue.

Camarade, brandis le flambeau,  
mon flambeau fume.  
Ton âme est une chose  
Qui a besoin de feu.

Camarade, baisse le flambeau,  
Le flambeau éteins-le.  
C'est quoi, dis, vivre.  
Et mourir, c'est quoi.

J'ai cité ce poème, non qu'il soit représentatif de la poésie de Celan, loin s'en faut, mais parce qu'il illustre peut-être le trouble d'un jeune homme probablement déjà touché par ce sentiment de la faute, aussi parce qu'il inaugure l'œuvre d'un poète immense et qu'on y retrouve déjà une figure, disons une « trait dialogique » (certains parlent de trait « apostrophique ») qui caractérise le lyrisme de Celan.

Ces détails me semblaient utiles à la compréhension d'une œuvre, d'autant qu'ici, comme cela fut le cas pour d'autres écrivains, on ne peut taire le sentiment



qui devait être celui de Celan lorsqu'il entra définitivement en littérature, à savoir « le sentiment de culpabilité du survivant ». Un état où le survivant se rend coupable de la mort des ses proches, parce qu'il n'a pu rien faire contre ou parce que lui-même y a échappé. Peut-être Celan a-t-il eut un jour à choisir, entre se présenter aux travaux forcés ou suivre ses parents, peut-être a-t-il un jour regretté son choix.

Silence ! J'enfonce l'épine à ton cœur,  
car la rose, la rose  
est debout au miroir parmi les ombres, elle saigne !  
Elle saignait déjà du temps où nous mêlions le oui et  
le non  
où nous buvions à petites gorgées  
parce qu'un verre, jeté de table, tinta :  
il annonçait une nuit qui s'enténébra plus longtemps  
que nous.

...

(*Pavot et mémoire*, traduction de Valérie Briet)

Il n'est donc pas étonnant que Paul Celan figure en bonne place dans l'anthologie des écrivains préférés de Primo Levi, parue en 1981 sous le titre *La ricerca delle radici* (*À la recherche des racines*, Mille et une nuits, 1999). À propos du poème choisi, « Fugue de mort », certainement l'un des poèmes les plus célèbres et les plus commentés de Celan, Primo Levi dira un jour à son lecteur Guido Davico Bonino « qu'il se méfiait de celui qui n'était poète que pour quelques-uns ou pour soi-même. Mais, a-t-il ajouté, quand la poésie entre en vous, quand elle devient le patrimoine personnel et exclusif de chaque lecteur, alors elle est vraiment un privilège<sup>1</sup> ». Et de la poésie de Celan, il ajoutera : « Je la porte en moi comme une greffe ».

« Fugue de mort » (« *Todesfuge* ») nous plonge au cœur d'une question difficile ou plutôt d'une affirmation, oserais-je la qualifier d'insensée, d'Adorno, qui aura fait

---

<sup>1</sup> Primo Levi, *Poeti*, Éditions Liana Levi, 2002.

grand bruit et selon laquelle il ne serait plus possible d'écrire de la poésie après Auschwitz, qu'il serait en fait « barbare » d'écrire après tout cela.

Toute l'œuvre de Paul Celan est au contraire fondée sur la formulation inverse. Il peut exister une poésie après Auschwitz et qui plus est, une poésie fondée sur Auschwitz. (Il est d'ailleurs à signaler que Adorno se rétractera plus tard, justement après avoir pris connaissance de la poésie de Celan.)

« Fugue de mort », paraît pour la première fois en mai 1947 dans la revue *Contemporanul*, il s'agit en fait d'une version roumaine (d'abord intitulée « Tango de mort ») due à son ami Petre Solomon et approuvée par Celan. (Celan séjourne alors à Bucarest où il a trouvé du travail dans une maison d'édition, il y traduit en roumain une nouvelle de Tchekov, *Les Paysans* et une pièce de théâtre, *La question russe* de Simonov. Les trois premiers poèmes de Celan étant parus en début d'année, dans la revue *Agora* dirigée par Ion Caraion. Paul Antschel y signait pour la première fois de son nouveau nom « Celan ».)

« Fugue de mort » est un poème de deux longues pages, construit sur un genre musical : on y retrouve des « répétitions martelées, rythmiques », des « variations » ; un poème dont la forme est superbement maîtrisée. Cependant, une dizaine d'année avant sa mort, Celan refusa même que ce poème fût repris dans des anthologies, estimant que le texte n'était plus représentatif de son travail, qu'il était trop transparent, « d'un réalisme trop superficiel », peut-être aussi pour d'autres raisons évoquées un peu plus loin. Mais en voici d'abord un fragment :

Lait noir de l'aube nous le buvons dans le noir  
nous le buvons le matin le midi nous le buvons dans la  
nuit  
nous buvons et buvons  
nous creusons une tombe dans l'air nul n'y est à l'étroit  
Un homme habite la maison il joue avec les serpents il  
écrit  
il écrit vers le soir en Allemagne ta chevelure d'or  
Marguerite  
il l'écrit et passe devant la maison et brillent les étoiles il  
siffle ses dogues  
il siffle ses Juifs creusez donc une tombe dans la terre

il nous ordonne à présent jouez donc pour la danse

...

il crie jouez la mort de façon plus suave la mort est un

Maître venu d'Allemagne

il crie raclez vos violons de façon plus sombre ainsi vous

monterez dans l'air en fumée

ainsi vous aurez une tombe dans les nues nul n'y est à

l'étroit

Lait noir de l'aube nous te buvons dans la nuit

Nous te buvons le midi la mort est un Maître venu

d'Allemagne

...

ta chevelure d'or Marguerite

tes cheveux de cendres Sulamith

(*Poèmes*, traduit par John E. Jackson)

Ce poème figurait déjà dans la première publication en livre de Paul Celan (Celan lui-même l'a daté de 1945). Il figurait à titre de conclusion de *Le Sable des urnes* (*Der sand aus den urnen*), un recueil paru en 1948 chez un éditeur viennois, A. Sendl, et dont Celan interdira la diffusion tant l'ouvrage comportait de coquilles qui en dénaturaient le sens. Quatre ans plus tard, en 1952, *Pavot et mémoire* (*Mohn und Gedächtnis*) qui reprend ce poème paraît à Stuttgart, et c'est ce recueil qui aujourd'hui ouvre l'édition des œuvres complètes de Paul Celan chez Suhrkamp.

En août 1962, il écrit à son ami Erich Einhorn : « Tu as raison quand tu dis qu'on ne m'a pas pardonné en Allemagne de l'Ouest d'avoir écrit un poème sur les camps d'extermination allemands — la "Fugue de mort". Ce que ce poème — et des poèmes semblables — m'ont valu, voilà qui serait un long chapitre. Les prix littéraires qui m'ont été conférés ne doivent pas t'illusionner sur ce point : ils ne sont en fin de compte que l'alibi de ceux qui, à l'ombre de tels alibis, continuent avec d'autres moyens, plus contemporains, ce qu'ils ont commencé ou poursuivi

sous Hitler<sup>1</sup>. » Et Celan de parler à son ami de son dernier recueil, *Grille de parole* et de son poème « Strette » qui évoque les ravages de la bombe atomique. « Dans un passage central, écrit-il, y figure, sous forme fragmentaire, cette parole de Démocrite : “ Il n’y a rien que les atomes et l’espace vide ; tout le reste est opinion. ” Point n’est besoin que je souligne au préalable que le poème est écrit pour l’amour de cette opinion – pour l’amour des hommes, donc contre tout vide et toute atomisation<sup>2</sup>. »

Une remarque encore à propos de « Fugue de mort » : la première traduction en langue française, et à ma connaissance le premier poème de Celan publié en français, est parue dans le *Journal des Poètes* dès 1952. Son traducteur en était Alain Bosquet !

Arrivé à Paris en juillet 1948, il obtiendra une licence-ès-lettres en juillet 1950 et c’est comme traducteur et interprète qu’il tente de gagner sa vie. Il enseigne à l’école Berlitz, donne des leçons privées, et nous dit John Jackson « il devra même accepter la traduction de deux romans de Simenon en 1953 et 1955 ». Dès 1959, il obtiendra un poste permanent de lecteur d’allemand à l’École normale supérieure, rue d’Ulm.

En novembre 1951, il fera la rencontre de Gisèle de Lestange qu’il épousera le 23 décembre 1952. Elle est artiste, peintre et graveur, issue d’une famille noble et catholique, ils auront deux enfants, François qui meurt le lendemain de sa naissance en octobre 1953 et Éric en 1955, à qui l’on doit avec Bertrand Badiou la publication aux Éditions du Seuil de la *Correspondance* de Paul Celan et Gisèle Celan-Lestrange<sup>3</sup>. Un ouvrage indispensable pour qui souhaite mieux comprendre la poésie, les joies et les déboires de Celan.

Je n’évoquerai ici que trop brièvement « l’affaire Goll », parce qu’elle compte dans la vie de Celan comme étant une souffrance de plus. Paul Celan avait fait la connaissance dès 1949 d’Yvan Goll dont il se mit à traduire des recueils. Après la mort de ce dernier (en décembre 1950), il poursuivit les traductions des *Chansons malaises* et des *Géorgiques parisiennes* jusqu’en décembre 1951, date où s’installe la

---

<sup>1</sup> Revue *Europe*, *op. cit.* Extrait d’un article de Marina Dimitrieva-Einhorn.

<sup>2</sup> *Ibidem.*

<sup>3</sup> *Correspondance*, Seuil, coll. « Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 2001.

mésentente avec Claire Goll, la veuve d'Yvan Goll. Dès 1953 commence une véritable campagne de diffamation contre Celan dont il eut à souffrir énormément et qui se prolongea jusqu'à la mort de Claire Goll dans les années 1960.

(L'hypothèse que j'avance à ce propos, ne repose sur rien de concret, une simple question sans fondements. N'y aurait-il pas là la haine d'une amoureuse abandonnée ou qui à tout le moins espérait quelque chose ? Souvenez-vous que Celan fait la connaissance de Gisèle de Lestrangé en novembre 1951, soit un mois avant ces premiers démêlés.)

Paul Celan sera profondément affecté par cette affaire qui fera grand bruit en Allemagne. Dans sa *Correspondance*, on retrouve quelques projets de lettres (1962) à Jean-Paul Sartre ou à René Char, mais des lettres qui ne furent jamais envoyées. À Sartre, il dit : « J'écris, — j'écris de la poésie allemande. Et je suis juif... Je vous étonnerais sans doute, en vous disant qu'il s'agit là d'une véritable affaire Dreyfus... J'en appelle à votre sens de la justice et de la vérité. » À Char, il écrit : « La poésie, vous le savez bien, n'existe pas sans le poète, sans sa personne — sans *la* personne... Je ne peux plus publier — on a su m'isoler, là encore... on me redistribue, puis on s'amuse à me lapider...<sup>1</sup> »

Pas étonnant dès lors que Paul Celan, outre ce sentiment de culpabilité dont nous avons parlé plus haut, décompense psychiquement dès 1962 et soit à maintes reprises hospitalisé plusieurs mois durant (dépressions, crises de délire). Il dut, nous confie John Jackson, « absorber une médication assez lourde pour lui laisser une capacité de travail par moments fortement amoindrie. Ces difficultés intérieures ne manquèrent pas de déteindre sur ses rapports à autrui. Que Paul ait toujours été susceptible ressort à l'évidence des témoignages les plus anciens. À partir de l'affaire Goll, cette susceptibilité s'étendra également à ses amis les plus proches...<sup>2</sup> ». Une séparation interviendra même avec Gisèle en 1967 et il emménagera seul, d'abord dans un studio de la rue Tournefort, puis dans un appartement de l'avenue Émile Zola.

---

<sup>1</sup> *Correspondance, op.cit.*

<sup>2</sup> Paul Celan, *Poèmes*, traduits et présentés par John E. Jackson, suivis d'un essai sur la poésie de Paul Celan, *op.cit.*

Mais n'oublions pas non plus l'essentiel d'un poète : en définitive, seule son œuvre ou son poème nous importe vraiment. Qu'en est-il de l'œuvre poétique de Paul Celan ? Nous ne parlerons pas ici de ses nombreuses traductions vers l'allemand qui font de lui l'un des plus grands passeurs : il traduit Valéry, Char, Supervielle, André du Bouchet, Bonnefoy, Michaux, etc. Il traduit aussi depuis l'anglais ou le russe : Dickinson, Ossip Mandelstam, Marina Tsvétaïna, etc.).

Qu'en est-il donc de cette œuvre et tout particulièrement de l'œuvre disponible aujourd'hui en français ?

Aussi étonnant que soit la chose, aucun livre n'est paru en français du vivant de Celan. Il faudra attendre son suicide pour que paraisse au Mercure de France, en 1971, *Strette. Poèmes*, suivis du *Méridien* et de l'*Entretien dans la montagne*, une traduction à plusieurs mains (André du Bouchet, Jean Daive, Jean-Pierre Burgart et John E. Jackson). En 1990, Jean Daive reprendra à son compte cette édition au Mercure sous le titre *Strette & Autres Poèmes*<sup>1</sup>.

On commence en fait à parler un peu de Celan en France lorsqu'en 1968 il entre au comité de la Revue *L'Ephémère* (publiée entre 1967 et 1972), aux côtés d'Yves Bonnefoy, Jacques Dupin ou André du Bouchet qui y traduit *Le Méridien* et dont il sera l'ami le plus proche jusqu'à sa mort. (Au sommaire du numéro 4, paraît la traduction de Jean Daive.) C'est là que Celan trouvera sa première et véritable reconnaissance française.

UNE ÉTOILE DE BOIS bleue,  
cette forme de fins losanges. Aujourd'hui, de  
la plus jeune de nos mains.

Le mot, tandis que  
tu précipites le sel de la nuit, le regard  
de nouveau cherche l'auvent vitré :

-Une étoile, mets-la,  
mets l'étoile dans la nuit.

---

<sup>1</sup> Paul Celan, *Strette & Autres Poèmes*, traduction de Jean Daive, Mercure de France, 1990.

(- Dans la mienne, dans  
la mienne.)

(*Grille de Parole*, traduction de Jean Daine pour *Strette & Autres Poèmes*)

\*

TOI SOIS COMME TOI, toujours.

*Stant up Jherosalem inde  
Erbeyff dich*

Celui-là même qui trancha le lien jusqu'à toi,

*inde wirt  
erluchtet*

le noua de nouveau, dans la mémoire,

boue par monceaux je déglutis, dans la tour,

langage : lisière de l'obscur,

*kumi  
ori.*

(*Contrainte de lumière*, traduction de Jean Daine pour *Strette & Autres Poèmes*.)

Un recueil mérite à lui seul de nombreuses communications, tant *La Rose de personne*<sup>1</sup> (composée entre mars 1959 et mars 1963) marque un tournant capital dans l'œuvre de Celan. *Die Niemandrose* paraît en version originale chez S. Fischer Verlag à Frankfort en 1963. Une première édition bilingue paraît à l'enseigne du *Nouveau Commerce* en avril 1979, la traductrice en est Martine Broda. Une version légèrement modifiée est parue en 2002 chez *José Corti*. (Ceci dit en passant, je

---

<sup>1</sup> Paul Celan, *La Rose de personne*, *op.cit.* À signaler une première édition de ce texte au Nouveau Commerce, 1979.

considère personnellement les traductions de Martine Broda et celles de John Jackson comme étant de loin celles qui m'émeuvent le plus, un peu rocailleuses ou abruptes, elles rendent bien compte du rythme et de la pensée de Celan. Aujourd'hui le *Choix de poèmes*<sup>1</sup> que les éditions Gallimard ont fait paraître en 1998, permet à tous une lecture de Celan mais la traduction me semble cependant moins riche.)

Les poèmes de *La rose de personne* sont, pour la plupart, courts, ramassés, obscurs aussi ; il y a dans la construction du poème, une rigueur extrême, une cohérence et une grande densité d'images et de sens.

John Jackson y voit plusieurs causes dont une *radicalisation* de l'acte poétique. Il s'agirait, pour Celan, d'être au plus près de la chose vécue et que le poème formule. D'autre part, suite aux attaques dont il fut l'objet, la réalité de Celan « se réduit à une réalité ponctuelle ». Il s'agit probablement, je pense, d'une nécessité intérieure. Mais ce dont on peut être certain, c'est que chaque mot est longuement pesé et réfléchi, chaque poème contient une réalité que Celan rencontre ou a expérimentée. Une réalité peut-être cachée au lecteur, mais bien présente. La lecture de ses correspondances, la connaissance de son vécu, sont autant de clés possibles. Au lecteur de découvrir tout cela avec patience, encore que l'on puisse défendre une lecture qui conserve sa part d'énigme ou d'imaginaire. Chaque poète, s'il utilise un matériel bien réel, souhaite peut-être que celui-ci s'estompe ou s'efface, que le poème soit ainsi créateur d'imaginaires.

Celan lui-même était hostile à l'idée d'une lecture « génétique », en particulier lorsqu'il s'agissait de ses propres poèmes. « Ne parler nulle part de la naissance du poème, *disait Celan*, mais toujours et uniquement du poème déjà né ! » À propos de la poésie elle-même, Celan ira jusqu'à écrire à sa femme : « De quoi faut-il donc nourrir la poésie pour lui garder ce qu'elle a d'indomptable ? »

À l'hermétisme du poème celanien, une autre réponse de Celan consistait à dire, nous rapporte Jackson, « qu'il suffisait de (re)lire jusqu'à ce que à force d'attention, le sens se donne de lui-même ». Et c'est vrai qu'il faut du temps, beaucoup de temps pour entrer dans cette poésie qui restera toujours étrange et

---

<sup>1</sup> Paul Celan, *Choix de poèmes*, réunis par l'auteur, traduction de Jean-Pierre Lefebvre, Gallimard, 1998.



parfois inaccessible. Cette difficulté tient aussi de ce que Celan use volontiers, comme le soulignent Broda et Jackson, de l'allégorie ou de la métaphore.

*La Rose de personne*, c'est aussi le livre où de manière évidente, est abordé le judaïsme et sa symbolique ; on y trouve tout particulièrement des allusions à cette tradition mystique qu'est la Kabbale. Sans entrer dans les détails, disons simplement que les relations de Celan au judaïsme resteront, comme le souligne Jackson, « un rapport éminemment critique ». « Être juif, pour Celan, affirme-t-il, définit peut-être moins une origine qu'une sensibilité. »

Voici, extrait de *La Rose de personne*, un poème intitulé « Mandorle » et qui a fait l'objet de nombreux commentaires. Il illustre bien la complexité de la poésie de Celan et à la fois sa grande richesse :

Dans l'amande – qu'est-ce qui se tient dans l'amande ?  
Le Rien.  
Le Rien se tient dans l'amande.  
Il s'y tient, s'y tient.

Dans le Rien – qui se tient là ? Le Roi.  
Là se tient le Roi, le Roi.  
Il s'y tient, s'y tient.

Boucle de juif, tu ne grisonneras pas.

Et ton œil – vers quoi se teint ton œil ?  
Ton œil se tient face à l'amande.  
Ton œil face au Rien se tient.  
Soutient le Roi.  
Ainsi il se tient, se tient.

Boucle d'homme, tu ne grisonneras pas.  
Amande vide, bleu roi.

(*La Rose de personne*, traduction de Martine Broda)

L'amande est un terme répétitif dans l'œuvre de Celan et ce dès le premier recueil. Celan, on l'a dit plus haut, aime les jeux de mots. Comment ne pas voir aussi dans cette amande (*mandel*), un clin d'œil au dédicataire de *La Rose de personne*, Ossip Mandelstam (*tronc d'amandier* en allemand) ? L'amande, c'est aussi une métaphore de l'œil, un œil qui peut être fermé. Quant à la mandorle, le dictionnaire nous la définit comme étant : « une gloire en forme d'amande qui entoure le Christ triomphant dans certaines représentations médiévales », de l'italien *mandorla*, titre justement choisi pour la version allemande de ce poème. Yves Bonnefoy nous dit à ce propos que Celan se serait souvenu d'une fresque à demi effacée où « Dieu manquait à son trône ».

Ce poème a donné lieu à de nombreux commentaires fouillés (on lira à ce propos la note relative aux interprétations de Jean Greisch dans la revue *Le Nouveau Commerce*<sup>1</sup> ou Martine Broda dans son essai *Dans la main de personne*<sup>2</sup>). Je dirai simplement que plusieurs niveaux de lectures sont possibles. D'abord une évocation du poète Ossip Mandelstam, disparu en 1938 dans un camp de travaux forcés en Sibérie : l'amande ou les boucles du juif nous le rappellent. Un second niveau d'interprétation doit être envisagé en rapport étroit avec la mystique juive. Ainsi, le mot « Roi » désigne-t-il Dieu dans toute sa gloire.

De *La rose de personne*, j'aurais pu vous citer le poème « Psaume » qui a tant marqué les esprits des poètes qui l'ont lu (« Loué sois-tu Personne... », j'ai choisi un poème évoquant une rencontre à Zürich avec Nelly Sachs, parce qu'il rend compte des rapports que Celan entretient avec l'idée de Dieu :

---

<sup>1</sup> « La mandorle délimitait l'espace du sacré par excellence, le *tremendum et fascinosum*. Ici, le Rien remplit l'espace du Sacré. Et dans cet espace se tient la figure du Roi. La mandorle, bien que vide, garde la couleur « bleu-royal » qui est ici, comme chez Trakl, la couleur par excellence du sacré. Le plus extraordinaire de ce poème est que le langage de la manifestation et de la gloire, que tout semblait appeler, est soigneusement évité. Il y du côté de celui qui habite la mandorle comme du côté de cette autre amande qu'est l'œil humain la nudité d'un *se tenir*. » Cité par Martine Broda, *Dans la main de personne*, essai sur Paul Celan, Éditions du Cerf, 2002.

<sup>2</sup> « Le rapport de l'amande au Rien est peut-être soutenu par une paronomatose implicite, comme il y en a souvent chez Celan, Mandel peut évoquer Mangel, « le manque » (Martine Broda, *Dans la main de personne*, *op.cit.*).

Zürich, Zum Storchen  
*pour Nelly Sachs*<sup>1</sup>

Nous avons parlé du Trop  
et du Trop-peu. Du Toi  
et du Non-toi, de  
la clarté qui trouble, de  
choses juives, de  
ton Dieu.

De  
ça.  
Le jour : d'une ascension, la  
cathédrale était sur l'autre bord, avec de l'or  
elle vint à nous marchant sur l'eau.

Nous avons parlé de ton Dieu, moi  
contre lui, je  
laisçais le cœur que l'avais  
espérer :  
en  
sa suprême, enrâlée  
parole de courroux –

Ton œil me regarda, vit plus loin  
ta bouche  
parla jusqu'à l'œil, j'entendis :

Mais nous  
ne savons pas, tu sais,  
mais nous  
ne savons pas  
quoi  
compte.

(*La Rose de personne*, traduction de Martine Broda)

---

<sup>1</sup> Lire à ce sujet Paul Celan - Nelly Sachs, *Correspondance*, Belin, 1999.

J'en resterai là. Mais vous l'aurez compris : Celan demande un effort constant, une longue fréquentation (de poèmes en poèmes, d'un livre à l'autre) à partir de laquelle fréquentation toutes les choses paraissent plus évidentes, à tout le moins un peu plus simples.

D'autres livres que ceux déjà mentionnés, nous sont aujourd'hui accessibles en français : *De seuil en seuil*<sup>1</sup>, *Grille de parole*<sup>2</sup>, *Enclos du temps*<sup>3</sup>, *Contrainte de lumière*<sup>4</sup>, *L'entretien dans la montagne*<sup>5</sup>, *Le Méridien & Autres proses*<sup>6</sup>, *Renverse du souffle*<sup>7</sup> (*Atemwende*, aux éditions Subrkamp en 1967). Mais il nous reste encore quelques premières traductions à attendre.

À propos de *Renverse du souffle*, le dernier livre paru de son vivant, Paul Celan écrira en mars 1967 à Gisèle : « C'est vraiment ce que j'ai écrit de plus dense jusqu'ici, de plus ample aussi. À certains tournants du texte, j'ai ressenti, je l'avoue, de la fierté. — J'ai finalement réparti le manuscrit en cycles — il fallait l'aérer —, inégaux comme étendue, mais in *sich geschlossen*, comme on dit en allemand<sup>8</sup> ». La correspondance nous apprend aussi que certains poèmes (la suite d'abord intitulée *Atemkristall*) sont nés des gravures réalisées par sa femme Gisèle de Lestange. Voici deux extraits de ce livre qui marque désormais « un tournant » dans l'écriture et la langue de Celan :

Gris-Blanc de  
sentiment à pic  
excavé.

Vers l'intérieur des terres, jusqu'ici  
balayé par le vent le seigle-de-mer souffle  
des motifs de sable sur  
la fumée de chants de fontaine.

---

<sup>1</sup> Paul Celan, *De seuil en seuil*, traduction de Valérie Briet, Christian Bourgois Éditeur, 1991.

<sup>2</sup> Paul Celan, *Grille de parole*, traduction de Martine Broda, Christian Bourgois Éditeur, 1991.

<sup>3</sup> Paul Celan, *Enclos du temps*, traduction de Martine Broda, Clivages, 1985.

<sup>4</sup> Paul Celan, *Contrainte de Lumière*, traduction de Bernard Badiou et Jean-Claude Rambach, Belin, 1989.

<sup>5</sup> Paul Celan, *Entretien dans la montagne*, traduit par Stéphane Mosès, Verdier, 2001.

<sup>6</sup> Paul Celan, *Le Méridien & autres proses*, traduit par Jean Launay, Seuil, 2002.

<sup>7</sup> Paul Celan, *Reverse du souffle*, traduction de Jean-Pierre Lefebvre, Le Seuil, 2003.

<sup>8</sup> *Correspondance*, Le Seuil, 2001.

Une oreille, séparée, écoute.

Un œil, coupé en bandes,  
rend justice à tout cela.

\*

L'ÉCRIT se creuse, le  
Parlé, vert marin,  
brûle dans les baies,

dans les noms  
liquéfiés  
les marsouins fusent,

dans le Nulle part éternisé, ici,  
dans la mémoire des cloches  
trop bruyantes - - mais où donc ?,

qui  
dans ce  
rectangle d'ombres,  
s'ébroue, qui  
sous lui  
scintille un peu, scintille, scintille ?

(Extraits de *Renverse du souffle*, traduction de Jean-Pierre Lefebvre)

L'œuvre de Paul Celan est indissociable d'un destin tragique, celui du peuple juif qui marche malgré tout. On l'a dit et redit, cette poésie s'est construite dans la langue des assassins. « La langue, écrit Paul Celan, lors de son discours de Brême, la langue fut sauvegardée, oui, malgré tout. Mais elle dut alors traverser son propre manque de réponses, dut traverser un mutisme effroyable, traverser les mille ténèbres des discours porteurs de mort. Elle traversa et ne trouva pas de mots pour ce qui se passait, mais elle traversa ce passage et put enfin ressurgir au jour, *enrichie*

de tout cela. Durant ces années et les années qui suivirent, j'ai tenté d'écrire des poèmes dans cette langue : pour parler, pour m'orienter, pour m'enquérir du lieu où je me trouvais et du lieu vers lequel j'étais entraîné, pour m'esquisser une réalité<sup>1</sup>.»

Et dans sa réponse à une enquête de la librairie Flinker (Paris, 1958), Celan dira que sa langue « est devenue plus sobre, plus factuelle, elle se méfie du *beau*, elle essaye d'être vraie<sup>2</sup> ».

Le *Discours de Brême*, à peine trois pages, écrit lors de la remise du Prix littéraire de la ville de Brême en 1958, nous livre aussi quelques réflexions sur sa raison profonde d'écrire. « ...le poème peut être une bouteille jetée à la mer, abandonnée à l'espoir – certes souvent fragile – qu'elle pourra un jour être recueillie sur quelque plage, sur la plage du cœur peut-être. Les poèmes, en ce sens-là également, sont en chemin : ils font route vers quelque chose<sup>3</sup>. »

Ce sont là, *ajoutera-t-il*, les efforts de celui qui « va de tout son être au langage, blessé par la réalité et en quête de réalité ».

Je n'aurai pas évoqué, faute de temps, cette autre réalité que fut son voyage à Tel-Aviv un an avant son suicide, pas plus que la rencontre avec Martin Heidegger à Todtnauberg en 1967 duquel il espérait une explication sur son comportement durant la guerre, pas plus que je n'évoquerai la rencontre manquée avec Theodor W. Adorno et dont rend compte allégoriquement *l'Entretien dans la montagne*. Je n'aurai pas abordé les théories de Jean Bollack<sup>4</sup> relatives à la « contre-poésie » ou à « la contre-langue » de Celan. On le sait, il y aurait beaucoup à dire encore et peut-être y reviendrons-nous un jour dans le cadre de sujets plus pointus.

À la question posée dès le début de cet entretien, à savoir « le pourquoi » de cet engouement pour Paul Celan alors qu'il se révèle être un écrivain difficile, j'apporterai un début de réponse en citant une phrase de notre ami Pierre Mertens

---

<sup>1</sup> « Le Discours de Brême », *Poèmes* de Paul Celan, traduction de John E. Jackson, José Corti, 2004.

<sup>2</sup> Paul Celan, *Le Méridien & autres proses*, Le Seuil, 2002.

<sup>3</sup> « Le Discours de Brême », *Poèmes* de Paul Celan, *op. cit.*.

<sup>4</sup> Lire à ce propos Jean Bollack, *Poésie contre poésie. Celan et la littérature*, PUF, 2001.

dans sa chronique au *Soir*. Si après l'Holocauste, la poésie redevient possible, écrit-il, c'est « à condition d'assurer jusqu'au bout sa propre culpabilité<sup>1</sup> ». C'est, je crois, ce que construit chaque authentique lecteur de Celan qui ne peut désormais méconnaître cette part de « l'inhumanité qui habite au cœur de l'humain ».

Une autre explication est peut-être à trouver dans le fait que nombre de penseurs et écrivains ont assimilé pour eux-mêmes, dans leur for intérieur, la notion même de « judéité ». Car la judéité, si elle représente ce qui caractérise l'identité juive, « se conjugue d'abord à l'expérience du deuil, de l'étrangeté absolue — et de l'asservissement ». Dans une lettre adressée à l'éditeur israélien Gershon Schken, Celan écrira de sa poésie : elle « est une intériorisation de ma judéité ». C'est peut-être cela que les fervents de Celan aimeraient aussi partager, comme ils aiment à croire que « tous les poètes sont des juifs ».

Quant à moi, sachez simplement que je découvris ce *Discours de Brême* et d'autres poèmes, par une publication de mon ami John E. Jackson aux Éditions Unes, *Poèmes* (1987).

En feuilletant l'ouvrage, j'y retrouve souligné au crayon une phrase qui figure en exergue de mes *Fragments de l'inachevée* (1990), « parole, lisière de l'obscur ». Et je sais aussi que *Les Ennuagements du cœur* est un livre qui n'aurait pu exister sans un voyage que je fis au camp de la mort (Dachau) avec mes parents et ma petite sœur, vers la fin des années cinquante, sans surtout la lecture de Celan et sans l'extrême courage du poète Paul Celan.

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

#### Référence bibliographique à indiquer :

Yves Namur, *Paul Celan et notre quête de l'identité* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur :

<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/communications/bamur100207.pdf>>

---

<sup>1</sup> Pierre Mertens, « Les rendez-vous de Paul Celan. Le poète rencontre son langage », *Le Soir*, 19 décembre 2001.